

# Choses de finesse en psychanalyse

## XX

Cours du 10 juin 2009

*par* JACQUES-ALAIN MILLER

Je vous remercie d'être là, encore si nombreux au moment où j'achève le cours de cette année.

Il y a un mot qui était cher à Lacan. Je le sais. Je peux même dire que je le sais mieux que quiconque, pour la raison suivante. Jadis, c'était en 1966, je lui disais, ayant sous les yeux et compulsant les épreuves, comme on dit, de ses *Ecrits*, qu'il aurait fallu faire un « Index des concepts » de son enseignement. Il me répondit : « Faites le ! » (*rires*), et moi je lui répondis : « Oui » (*rires*). C'était plus facile de lui répondre oui que de lui répondre non (*rires*). Mais je n'avais pas l'idée de ce dans quoi ça m'engageait, à savoir que j'ai dû le faire deux fois en raison de l'autre bonne idée que j'avais eue et qui était de lui dire de placer en tête de ses *Ecrits* « Le séminaire sur “La Lettre volée” ». Je le lui avais dit parce que, si on avait suivi, comme c'était dans les épreuves – le premier jeu – l'ordre chronologique, les premiers textes dataient et étaient extérieurs à son enseignement proprement dit. Ce à quoi je n'avais pas pensé, ni personne, c'est que placer ce texte en tête du volume allait décaler toutes les pages : mon « Index », fait sur le premier jeu d'épreuves, ne valait donc plus rien au moment où arriva le deuxième jeu, avec « La Lettre volée » en tête. Donc, je dus faire deux fois le travail.

Mais sa réplique, celle à laquelle je fais allusion, date du premier jeu d'épreuves, quand fut prise la décision de faire cet « Index ». Il me le laissa faire à mon gré et ne me fit qu'une seule recommandation : « Ca doit commencer par le mot abjection ». Sauf erreur, c'est ainsi que ça commence, en tout cas le mot abjection y figure, et Lacan voulait que ce soit l'alpha sinon l'oméga de son enseignement.

Ce terme d'abjection, avait un portée polémique. Lacan était soutenu par l'idée qu'il avait affaire à l'abjection de ses collègues psychanalystes, et c'est avec cette visée que le mot est employé, si mon souvenir est bon, trois fois dans les *Ecrits*. Mais ce mot d'abjection a aussi une portée théorique dans la mesure où le psychanalyste, pour ou contre Lacan, est, par lui, assigné à la position de l'objet dit *petit a*, et cet objet, comme il lui est arrivé de le dire plus tard, est aussi bien un *abjet*.

D'une façon générale, la jouissance a ses racines, plonge dans l'abjection.

Quels sont les antonymes de ce mot ? La dignité. L'honneur. Mais l'honneur ne se soutient que du signifiant, qui le porte à l'idéal. Et c'est bien ce qui a obligé Freud à rallonger sa théorie des pulsions du circuit de la sublimation, du circuit que suit la jouissance, en son fond abject, pour atteindre aux réalisations les plus touchantes du Beau, du Bon, du Bien. Quand nous disons, de l'objet *petit a*, c'est un rejet, c'est un déchet, nous le qualifions, en fait, d'abject, objet d'aversion, de dégoût et de répulsion, qui, en même temps, fait plus de jouir. Dans l'expérience analytique, ce qui concerne le plus intime de la jouissance prend toujours la forme de l'aveu de ce qui mérite d'attirer mépris, opprobre, comme l'indique le dictionnaire, l'abjection étant l'extrême degré de l'abaissement. Le sujet du signifiant, celui de la parole, n'y touche, ne consent à s'avouer son *rappport avec* qu'en témoignant que la répulsion accompagnée, est inséparable de l'attirance invincible qu'il éprouve dans ce

rapport.

Alors, savoir la dilection de Lacan pour le mot d'abjection m'a conduit jadis à lire, et depuis lors à relire, peut-être à révérer un petit livre, dont, je crois, je n'ai jamais parlé, qui est d'un auteur qui n'est pas de mes favoris pour beaucoup de raisons, mais qui a le culot de s'intituler *De l'abjection*. C'est d'un auteur français, qui passait, aux beaux temps de la NRF, pour écrire une langue admirable. Il était très admiré dans d'autres pays, par exemple par des écrivains allemands – Jünger lui rend hommage – et ça l'a conduit, il faut bien le dire, à admirer un peu trop l'Allemagne, en un temps où cette puissance, désormais amie, occupait le territoire français. Il ne fait pas de doute que, concernant l'abjection, il en connaissait quelque chose.

Il a dédié cet ouvrage à un autre luminaire de la NRF, avec lequel Lacan avait quelques débats, Jean Paulhan, l'auteur du *Guerrier appliqué*, il le lui a dédié, sur le bord de la disparition de cet écrit : *Mon cher Jean, Reçois ce texte comme un document concernant n'importe qui et que je n'ai consenti à te donner que parce que j'étais tenté de le détruire*. Dans la partie qui semble bien ne pas concerner n'importe qui, mais lui-même, il fait état de ce qu'il appelle le *penchant monstrueux*, qu'il avait découvert en lui-même à l'âge de douze ans, et qui l'avait décidé à se tuer. Il survécut. Il survécut pour hésiter entre se marier ou se donner à Dieu exclusivement – très croyant. En définitive, il se maria, il écrivit d'ailleurs des horreurs sur son épouse (*rires*) et il s'adonna, avec une certaine constance et même frénésie, à son penchant, qui aujourd'hui paraît bien innocent – le livre est de 1939 – à savoir l'homosexualité.

J'en recommande la lecture puisque moi-même je la fais. Et comme c'est aujourd'hui la dernière fois que nous nous voyons cette année universitaire, je vais vous faire une petite lecture d'un passage, une variation sur le thème *Découvrir sa vérité*, que ces jours-ci, j'entendais comme digne – digne, ce passage d'abjection – digne de nous figurer le programme d'une analyse. *Découvrir sa vérité, ce n'est ni la deviner, ni l'effleurer, ni en humer le parfum, ni en apercevoir le reflet, en admettant qu'elle soit insaisissable elle-même, ni non plus la comprendre au point de pouvoir l'expliquer : c'est malgré soi, sans savoir pourquoi ni comment cela s'est fait, en être possédé de la tête aux pieds, de l'ongle des orteils et des doigts à la pointe des cheveux, de tous ses sens jusqu'au tréfonds de l'âme, ne respirer qu'elle, ne voir qu'elle, n'entendre et ne toucher qu'elle à travers toutes choses, n'obéir qu'à elle, ne s'adresser qu'à elle, ne désirer et ne craindre qu'elle, n'être qu'un avec elle et qu'elle ne fasse qu'un avec vous et avec le reste du monde dont elle est devenue le signe pour vous seul. Et peu importe que cette vérité soit d'un ordre élevé ou d'un ordre bas et qu'elle soit « la Vérité » absolument, pourvu qu'elle soit la vôtre ou la mienne uniquement et qu'entièrement elle m'habite. Et peu importe que je me l'explique, pourvu qu'elle m'explique moi-même et le reste. Même si elle n'a de valeur que pour moi et d'autant plus qu'elle n'est valable que pour moi, qu'elle n'est accessible qu'à moi, pourvu qu'elle me donne le mot de l'énigme, qu'elle détermine le tour de chacun de mes gestes, qu'elle rythme mon pas, qu'elle illumine de l'intérieur mes pensées et qu'elle galvanise mes paroles, anime mon visage, dispose de mes larmes, règle mon sourire, commande à l'ombre ineffable de mes tristesses de me couvrir ou de me quitter : c'est elle seule qui me livre à une volupté que je suis seul à connaître, elle seule qui délivre en moi « mon plaisir » ; grâce à elle je ne suis plus perdu, à ma recherche, à la recherche de mon secret, je le recouvre ; et même si j'étais le plus malheureux des hommes et dussé-je le payer de ma damnation, je ne me préférerais personne, dans l'impossibilité où je suis de renoncer, dirai-je, à la vérité, je veux dire, à tel souvenir, à telle émotion ou à tel espoir que je lui dois qui me confirment dans mon obstination à demeurer dans l'être et dans mon être, à ne vouloir à aucun prix autre chose que mon identité, ma singularité.*

La vérité dont il s'agit, dans le contexte du petit livre d'où est extrait ce fragment – mais c'est un livre fait de fragments –, dans ce contexte, mais aussi, on l'entrevoit, dans la déclinaison de cette vérité, cette vérité, c'est la jouissance. Et, ici, relevez que, pour celui qui écrit, il s'agit d'une volupté infâme.

On pourrait donner ça pour l'état d'un sujet après la traversée du fantasme. Sauf que Marcel Jouhandeau semble-t-il s'est largement passé d'une analyse, et sauf qu'il n'est pas à chercher sa vérité dans le fantasme. Ceci se passe au niveau du sinthome, au niveau de ce qui est *sa vie*, toute entière, et dont il rêve ici que la jouissance lui donne son unité. Ce que nous appelons le sinthome peut passer pour être l'unité d'une vie – non pas concentrée dans cet élément équivoque que nous appelons le fantasme.

Mais enfin, j'ai voulu, pour terminer l'année, faire résonner ce passage que je considère comme éclairant. Si Lacan a fait appel à Jean Paulhan et à son *Guerrier appliqué* pour donner une idée de la passe comme traversée du fantasme, je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas appel ici à Marcel Jouhandeau pour nous donner quelque sentiment de la passe au niveau du sinthome. Puisqu'ici il dit aussi comment il s'est arrangé de son penchant monstrueux ; et cet arrangement culmine dans l'affirmation de sa singularité, on peut dire, éternelle, puisqu'il joue sa partie – la sienne – au regard de l'être divin.

Je laisse ceci pour essayer de prendre une vision perspective sur ce que j'ai cherché à explorer cette année, qui m'apparaît en portant le regard sur ce qui fait le fil, le support et le tourment de mon propos, à savoir l'enseignement de Lacan, et comment je m'en arrange aujourd'hui.

Lacan avait lui-même, pour support et pour fil, l'œuvre de Freud. Et vous savez comment il qualifiait son projet à lui dans la psychanalyse, le projet de son enseignement, il disait : *Retour à Freud*. Mais retour à Freud n'est pas le fin mot. J'irai même jusqu'à en dévaloriser l'expression pour y voir un slogan, le schibboleth d'une propagande, dans la conjoncture où il s'est trouvé avoir à prendre la parole. Cette conjoncture était marquée par le développement, dans la psychanalyse, d'une conception, aujourd'hui récusée par tous, qui s'intitulait elle-même de l'*Egopsychology*. C'était la façon dont les élèves de Freud, émigrés, spécialement aux Etats Unis, avaient réussi à traduire ses concepts en privilégiant ce qu'on appelle la seconde topique, qui distingue le moi, le ça et le surmoi, en oubliant la première, celle où s'enracine le concept d'inconscient, et en reconfigurant les concepts freudiens autour de l'idée d'adaptation, faisant du moi une fonction psychologique d'adaptation à la réalité. Ca demandait, très largement, de se tenir à distance des textes freudiens, remplacés par les contributions de l'école de l'*Egopsychology*, par des manuels orientés dans le sens que j'ai dit.

Donc Lacan s'était en effet trouvé dans la position de faire lire Freud en un temps où on pouvait le tenir comme dépassé, et de ce fait, le retour à Freud a pu être entendu comme un retour aux sources. Lacan dit explicitement dans ses *Ecrits* page 366 que *retour à Freud* ne veut d'aucune manière dire *retour aux sources*. Même si ce fut, en effet, un sous-produit de son action. Lui-même présenta ses dix premiers Séminaires comme des commentaires freudiens prenant chaque année comme thème un écrit de Freud. Et ses élèves à lui, de cette époque, se lancèrent en effet dans l'érudition freudienne d'où sortit tel *Vocabulaire de la psychanalyse*. Ce sont d'ailleurs ceux-là même de ses élèves, les plus engagés dans ce retour aux sources, qui firent ensuite objection à la poursuite de l'enseignement de Lacan après ces dix premiers Séminaires.

Lacan a lui-même indiqué en quel sens il faut entendre le retour à Freud : comme, dit-il, *une reprise du projet de Freud à l'envers*.

Il rend raison de cet envers, de cette inversion, par la structure topologique qu'il assigne au sujet, disons, pour simplifier, la structure de bande de Möbius, qui n'est parcourue, dans

son ensemble, qu'à la condition de faire un double tour qui inverse l'orientation. Transposé à l'œuvre de Freud, Lacan imagine, propose que ce parcours double délivre une véritable élucidation. Je le cite : *Tout doit être redit sur une autre face pour que se ferme ce qu'elle enserre*. Il n'y a pas à rêver que l'on obtienne là une totalité, ni, précise Lacan, *un savoir absolu* ; il fait, de ce double tour, la condition pour que *le savoir*, dit-il, *renverse des effets de vérité* – hum ! je me demande même si cette phrase a été imprimée comme il convient et s'il ne faut pas lire *reverse* au lieu de *renverse*. Il faudrait comprendre qu'il faille un double tour pour que le savoir ne soit pas figé dans des énoncés semblant *ne varietur* et pour qu'une vérité puisse émerger d'un renversement.

En l'occurrence, quelle est la substitution par laquelle passe ce double tour ? La seule indication que je déchiffre, c'est que Freud reste prisonnier d'une référence à la sphère par rapport à laquelle se distribuent l'intérieur et l'extérieur, tandis que le tour lacanien substitue, à la sphère, des surfaces topologiques qui répondent à une toute autre distribution, des surfaces topologiques qui sont la bande de Möbius, la bouteille de Klein et spécialement le plan projectif qui est une transformation de la sphère.

Je ne rentre pas dans le détail du double tour de Freud à Lacan, je m'inspire seulement de cette notion d'une reprise à l'envers. Je m'en inspire pour situer la dimension que nous explorons et qui nous est ouverte par ce que j'ai appelé le dernier et le tout dernier enseignement de Lacan. Ce ne sont pas seulement des étiquettes chronologiques, il y a – je l'ai assez souligné ces quelques dernières années – il y a un tournant, il y a une rupture, et ce tournant, cette rupture, consone avec ce qui, dans la pratique analytique, se transforme, si je puis dire, tous les jours. Donc, je m'inspire de ce que Lacan a pu situer de son rapport à Freud pour proposer que ce dernier enseignement et ce tout dernier enseignement, qui en est la pointe, représentent la reprise, par Lacan, de son projet à l'envers.

Lacan n'a laissé à personne le soin de lui faire le coup qu'il a fait à Freud. Et de la même façon qu'il peut dire qu'il reprend le projet de Freud à l'envers, en l'indexant sur la substitution des surfaces topologiques à la sphère, eh bien ! lui-même a substitué, dans ce dernier enseignement, aux surfaces topologiques, les nœuds borroméens. Et donc, si on suit son indication qui indexe la reprise à l'envers sur ces références spatiales, il crève les yeux que lui-même a accompli une substitution du même genre.

Mais enfin, là, ce n'est qu'un index, l'index d'un renversement, qui au fond est lequel ?

Qu'est-ce que je peux dire de plus clair et de plus ramassé sur ce renversement ?

renversement, passage à l'envers de l'enseignement de Lacan, qui ne concerne pas seulement cet enseignement, mais la pratique, telle qu'elle se poursuit – c'est *mon hypothèse* – dans l'espace qu'il a ouvert, et qu'il a ouvert sans doute pour se tenir au plus près de ce que les transformations de la pratique elle-même esquissaient en son temps. J'ai donc essayé d'être simple et voilà ce que j'en ai tiré.

Le premier tour de l'enseignement de Lacan met en place, exploite la subordination de la jouissance au primat du langage, de sa structure.

Le passage à l'envers, que nous a indiqué Lacan, et qu'il n'a pas accompli, si je puis dire, avec la même perfection que son premier tour, ce passage à l'envers a consisté dans la subordination du langage, de sa structure, à la jouissance.

Cela est corrélatif d'un déplacement de ce qu'il est convenu d'appeler *l'écoute analytique*, qui va bien au-delà d'une écoute, qui implique l'interprétation, et qui implique les finalités de l'expérience. En effet, le primat de la jouissance, si c'est bien de cela dont il s'agit, le primat de la jouissance, ce n'est pas une abstraction. Concernant la pratique analytique, c'est la placer, c'est placer les phénomènes qui y apparaissent, la parole de l'analysant, ce dont elle témoigne, sous l'égide de la question « Qu'est-ce que ça satisfait ? » Et cette question est sensiblement distincte de la question « Qu'est-ce que ça signifie ? ».

Autrement dit, je vois un renversement, une inversion, un passage à l'envers qui va de la signification à la satisfaction.

Se déprendre de la prégnance de la question « Qu'est-ce que ça veut dire ? qu'est-ce que ça veut dire *vraiment* ? » ouvre une autre dimension du dire, et expressément, invite à chercher *là où ça jouit*. Nous disons avec Lacan – avec un Lacan qui décalque et transforme Descartes – que le corps est substance jouissante, mais enfin ce n'est pas le fin mot, il n'y a pas que le corps qui jouit, il y a jouissance de la parole, il y a jouissance de la pensée – comme tous ceux qui se sont attachés à décrire le phénomène de la névrose obsessionnelle sont amenés sous des formes diverses à le dire. Le langage lui-même est fait appareil de la jouissance, et non pas seulement appareil à produire de la signification.

Ainsi, comme je l'ai évoqué, le signifiant n'est pas seulement cause du signifié, cause du sujet, mais cause de la jouissance. Et de là, on en vient à un état du signifiant, qui est antérieur au langage, à la structure du langage, à un état du signifiant que l'on peut dire pré-linguistique, si la linguistique commence là où on prend en compte les effets de signification. Et c'est bien dans cette veine que Lacan en viendra à inventer *lalangue* – en un mot – lalangue tissée de signifiants, mais antérieure au langage, la structure de langage apparaissant ainsi, elle-même, comme dérivée par rapport à lalangue.

S'il y a bien ce passage à l'envers, on doit pouvoir en trouver des indices certains, me suis-je dit, et j'en ai trouvé un à vous présenter aujourd'hui le plus simplement, qui tourne autour du terme d'inertie.

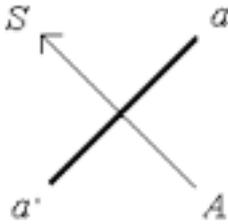
J'ai déjà signalé jadis la valeur de ce mot, sa portée, au début de l'enseignement de Lacan, j'ai souligné dans la première page du volume des *Ecrits* après son « Ouverture », dans la première page du « Séminaire sur "La Lettre volée" », cette lettre volée qui témoigne du déplacement structurant du signifiant, j'ai souligné dans cette page l'expression *l'inertie des facteurs imaginaires*.

Isoler l'imaginaire, et lui assigner, dans l'expérience analytique, une fonction d'inertie, était tout à fait essentiel, tout à fait structurant du premier tour de l'enseignement de Lacan. L'inertie supposée des facteurs imaginaires s'oppose, pour le premier Lacan, à la dynamique des facteurs symboliques. Et toute son attention a été de mettre en valeur les mécanismes qui supportent ces facteurs symboliques, que Lacan a reformulés, *Verwerfung* : forclusion, *Verdrängung* : refoulement, *Verneinung* : dénégation, trois termes qui figurent dans cette première page, auxquels on peut ajouter *Verleugnung* : déni – bon, admettons cette traduction. Par rapport à l'*Egopsychology*, qui centrait l'attention sur ces facteurs imaginaires, Lacan s'est distingué en mettant en valeur la dimension du symbolique, supportée par la structure de langage, comme étant le lieu d'une dynamique, le lieu par où les changements se font.

Alors, en quoi les facteurs imaginaires sont-ils inertes ? C'est parce qu'à son point de départ, pour lui, l'imaginaire est le lieu de la jouissance ; le sujet jouit de l'imaginaire. Il faut bien dire que cet imaginaire est, pour Lacan, primordialement scopique, il tient à la vision. Le corps est, avant tout, pour le premier Lacan, *la forme* du corps – pas la substance jouissante, la forme du corps. Et ça, l'inertie, ça tient, dans son enseignement, à la découverte qu'il avait pu faire, vingt ans auparavant, de ce qu'il a appelé le stade du miroir, où il y a jubilation, émergence d'une jubilation devant son image au miroir. Et il s'agit d'en rendre compte, de rendre compte de ce qui fait jouir de l'image.

Pendant tout un temps, Lacan a organisé ce qu'il captait de l'expérience analytique à partir de ce couple imaginaire, le sujet et son image. Lorsque son enseignement commence, son premier tour, il resitue cette relation imaginaire, *a-a'* (*JAM trace l'axe a-a'*), et il y loge toute la dimension qu'explore l'*Egopsychology*. Le moi, c'est un effet imaginaire. Le narcissisme, c'est la jouissance de cet *ego* imaginaire. Tout ce qui est fantasme est placé sur

la ligne de cette relation ; le stade du miroir, en quelque sorte, se subordonne ce que Lacan appelle *toute la fantasmatisation mise au jour par l'expérience analytique*. Quand son enseignement commence, pour lui, tout cela est inertie (*JAM épaisit l'axe a-a'*), tout cela est ce qui est inerte dans l'expérience, et s'interpose, écrante, freine la dynamique du couple symbolique (*JAM trace le vecteur A-S*), celle qui lie le grand Autre au sujet – je simplifie.



Donc tout son premier enseignement consiste à opposer le couple imaginaire, inerte, et l'intersubjectivité symbolique, qui est dynamique.

Cela prescrit ce qu'il faut négliger dans l'expérience analytique. Cela prescrit qu'il faut s'intéresser au signifiant comme élément dynamique et tissant une relation du sujet avec l'Autre, une relation d'identification symbolique positive et distincte de l'identification imaginaire.

Si on néglige le symbolique, si on néglige l'interprétation, on s'emploie seulement à rectifier l'imaginaire.

Lacan emploie cette expression de *rectifier l'imaginaire*, et il est clair que ça appelle chez lui le concept de rectification symbolique que l'on trouve dans « La direction de la cure ». C'est un terme délicat que celui de rectification, puisqu'il fait appel à une norme, mais Lacan, répudiant la rectification imaginaire, ne peut que la déplacer sur le symbolique. Il a même pu parler d'ortho-dramatisation : qu'il faut rectifier la dramatisation de son expérience par le sujet dans le sens d'une ortho-dramatisation.

D'ailleurs, la pratique consistant à rectifier l'imaginaire, c'est la pratique qui s'inspire de la relation d'objet, et Lacan indique page 54 des *Ecrits* que cette pratique – qui est donc confinée à l'imaginaire – *cette pratique chez tout homme de bonne foi ne peut que susciter le sentiment de l'abjection*.

Il y a donc là une inspiration – que j'essaie de simplifier – une inspiration décisive de son premier tour et que l'on trouve déjà dans son « Intervention sur le transfert » qui porte sur le cas Dora. Le transfert lui-même y est situé simplement sur le couple imaginaire (*JAM épaisit encore l'axe a-a'*) : le transfert est pensé comme une formation imaginaire, et donc comme répondant, comme émergeant dans un moment de stagnation de la dialectique psychanalytique, qui, elle, se déroule sur cet axe symbolique (*JAM montre l'axe A-S*). Comme je l'ai indiqué jadis, les premiers Séminaires de Lacan sont faits pour retraduire systématiquement les grands concepts freudiens, présentés par l'*Egopsychology* comme formations imaginaires, pour les déplacer sur l'axe symbolique. Et donc le transfert deviendra aussi un effet symbolique. Et ainsi de suite : son premier enseignement est fait de la symbolisation des grands concepts freudiens.

Mais ce sur quoi je vous retiens comme indice, c'est sur le mot d'inertie.

Dans tout le premier tour de Lacan, l'inertie est le propre de la jouissance, et, en revanche, *symbolique est dynamique*.

Eh bien, reportez-vous à ce qui était le dernier Séminaire de Lacan quand j'avais entrepris – ce que je finirai bientôt – d'écrire la série de ses Séminaires, le Séminaire XX – bien sûr ça s'est poursuivi et il y en a d'autres qui sont venus après – le Séminaire XX qui, comme je

l'ai dit, marque le moment du passage à l'envers. Eh bien ! dans ce Séminaire, page 100, on trouve aussi ce mot d'inertie. Et cette fois-ci – et si simple que ce soit ce serait impensable dans le premier tour – le mot d'inertie vient qualifier le langage lui-même, et non pas l'imaginaire. Comme il note : *Le langage comporte une inertie considérable*. Et il oppose cette inertie du langage à quoi ? A la vélocité des signes mathématiques, des mathèmes, qui, eux, se transmettent aisément, intégralement, dit-il, sans qu'on sache ce qu'ils veulent dire. Il faut comprendre : Parce qu'on ne sait pas ce qu'ils veulent dire. C'est-à-dire : ils sont allégés du signifié. C'est comme ça que je comprends la chose, c'est précisément parce que ces signes mathématiques sont allégés du signifié, qu'ils n'ont pas l'inertie que présente le langage.

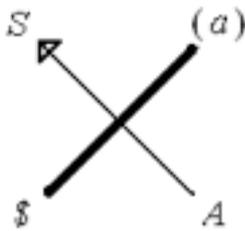
Si on aperçoit ça, on s'aperçoit que la valeur du langage change du tout au tout dans ce passage à l'envers, et que Lacan a été aspiré dans un sens où l'on voit la dynamique symbolique s'épuiser, pour être remplacée par la routine. Alors que, au regard de l'inertie de l'imaginaire, c'était des valeurs dynamiques qui étaient par Lacan associées au langage, dans le passage à l'envers, c'est le langage lui-même comme chargé de signifié qui apparaît comme marqué, empreint d'inertie. C'est ce que nous éclaire la page 42 de ce Séminaire : *Si le signifié*, dit-il, *garde toujours le même sens, c'est dû à la routine. Le sens est donné par le sentiment que chacun a de faire partie de son monde, sa famille et tout ce qui tourne autour*. Là, on s'aperçoit que la notion même de discours que Lacan avait créée, la notion de discours comme fondateur de lien social, reposait déjà sur l'idée de la routine, sur l'idée qu'en fait, la structure signifiante est comme telle inertielle, que l'inertie est du côté de la structure de langage.

Là, ce qui s'estompe, c'est cette association *symbolique égale dynamique*. Au contraire, le symbolique apparaît routine, discours, *discours* c'est-à-dire *disque*, répétition. Et c'est même là, c'est même parce qu'il lie langage et inertie que Lacan peut dire : *Ce qui paraît le mieux pouvoir supporter l'idée du langage, c'est l'idée de bouts de ficelle qui font des ronds*. Au moment où il introduit des bouts de ficelle qui font des ronds et qui peuvent s'articuler entre eux, il introduit ça comme une représentation de l'inertie du langage. Donc, je prends comme indice cette inversion du mot inertie.

Alors, certes, à force de faire passer au symbolique les concepts freudiens, Lacan est arrivé avec son Séminaire VI à une telle résorption de l'imaginaire dans le symbolique, que, sursaut, il a dû recréer un autre pôle, qu'il est allé pêcher chez Freud et qu'il a appelé *das Ding* – et ça c'était déjà comme un passage à l'envers.

Mais, ce *das Ding*, qui est – disons ça pour la commodité – qui est tout de même un nom de la jouissance, il ne l'a traité, dans son enseignement, que comme objet *petit a*, c'est-à-dire en lui imposant la structure de langage. Et précisément l'objet *petit a*, c'est la marque de la subordination de la jouissance à la structure de langage – jusqu'à faire, de cet objet *petit a*, une constante.

C'est-à-dire, ce qui dans son premier enseignement était l'écran imaginaire, inertielle, il l'a réduit à la structure du fantasme, *S barré poinçon petit a* (*JAM écrit \$ à la place de a' et met a entre parenthèses*). Il a mis le fantasme à la place du stade du miroir. La meilleure preuve, que j'ai raison (*rires*) – je le dis comme ça me vient – la meilleure preuve que j'ai raison, c'est que, si on met le fantasme à cette place-là – ce que je ne crois pas avoir fait jusqu'à présent alors que ça crève les yeux – si on met le fantasme à cette place-là, on comprend très bien l'expression de *traversée du fantasme* (*JAM épaisit la flèche de A vers S*). Ah ! (*rires*).



Donc, ce qu'il a appelé fantasme, c'est le rapport fondamental à la jouissance, mais modelée par la structure de langage, en marquant que le fantasme a des racines imaginaires, mais que le symbolique est aussi impliqué sous la forme de scénarios, et que ce fantasme est aussi une fenêtre sur le réel et qu'il fait fonction de réel.

Au fond, l'idée de la passe repose sur la notion que le fantasme c'est l'appareil de la jouissance, et que c'est avec cet appareil, à travers cet appareil, que la réalité est abordée pour le sujet.

Mais, dans le passage à l'envers, l'appareil de jouissance n'est plus contenu dans les limites du fantasme, c'est le langage lui-même qui apparaît être cet appareil. Et un pas de plus, c'est la langue – la langue qui est le signifiant, dépouillé de la structure de langage.

Donc, dans le passage à l'envers, à la place du fantasme vient le sinthome, c'est-à-dire que le rapport fondamental à la jouissance n'est plus enfermé dans le fantasme, dans l'inertie et la condensation du fantasme, qui devrait être traversé par une dynamique. C'est le sinthome, non pas comme condensation, mais comme fonctionnement, où sont entraînés, impliqués, noués symbolique, imaginaire et réel.

Si on se reporte, pour finir, aux *Conférences d'introduction à la psychanalyse* de Freud, on s'aperçoit qu'il introduisait ses auditeurs à la psychanalyse, d'abord en mettant en valeur l'interprétation, celle des actes manqués et des rêves, deux parties, et puis, en troisième partie, sous le nom de « Doctrine générale des névroses », il donnait sa théorie de la libido. Ce qui était quand même pour lui le repère et l'indicateur, et qui l'est resté pour Lacan, c'est la perversion. En tête de la « Doctrine générale des névroses » il y a la perversion, où est mise en évidence, on peut dire, une condensation de jouissance, une abjection à laquelle on ne peut pas s'empêcher de se livrer, et que l'on appelle aujourd'hui addiction. Et c'est la perversion qui donne le modèle de l'objet *petit a*. Chez Lacan la perversion a servi aussi de modèle pour dire que dans les névroses c'est la même chose, mais que c'est brouillé, qu'on ne s'en aperçoit pas parce que c'est camouflé par les labyrinthes du désir, par le désir qui est en fait une défense contre la jouissance, et donc que dans les névroses, il faut en passer par l'interprétation.

En tout cas, si on suit le modèle de la perversion, on n'en passe pas par le fantasme. La perversion met, au contraire, en évidence la place d'un dispositif, d'un fonctionnement. Et c'est ce que retrouve le concept de sinthome. Ça ne se condense pas dans un lieu privilégié qu'on appelle le fantasme, ça prend dans sa parenthèse, si je puis dire, la vie entière. De la même façon que la jouissance n'est pas seulement emprisonnée dans cette petite capture de l'objet *petit a* mais s'étend partout où il y a signifiant. Et le fait majeur c'est l'obtention de jouissance.

C'est pourquoi Lacan là se distingue de Freud. Freud pense la libido comme susceptible d'une énergétique. Alors que Lacan pose que la jouissance ne fait pas énergie, ne saurait s'inscrire comme une énergie, parce qu'une énergie ça rentre dans des calculs et ça suppose déjà, si je puis dire, la structure des mathématiques – tandis que la jouissance, si elle est, si je puis dire, consubstantielle au signifiant, elle se déchiffre.

D'où la notion qui s'impose, même si Lacan ne l'a pas formulée ainsi, de l'interprétation de jouissance.

L'interprétation de jouissance est une élucubration de savoir sur la jouissance et sur ce pourquoi elle ne convient pas. Nous savons pourquoi, comme dit Lacan, elle ne convient pas, c'est que la norme freudienne n'existe pas, celle du rapport sexuel, mais ce qui s'interprète, ce sont les formes contingentes que l'absence du rapport sexuel a prises, et en particulier dans la famille et dans le couple parental. Interprétation de jouissance, dis-je. Parce que le sens, ça n'est qu'une routine, la routine d'un discours, la routine du milieu où vous vivez, et par rapport au non rapport sexuel et à la jouissance, ce sens est du semblant. Pas de traversée du fantasme, disais-je. Qu'est-ce qui vient à la place ? C'est d'abord la semblantisation du sens. C'est la réduction de la vérité à la vérité menteuse. La passe, si elle ne se joue pas par rapport au fantasme mais par rapport au sinthome, ça n'est pas la révélation d'une vérité. C'est la révélation que *la vérité* est menteuse, que *le sens* est du semblant, et que ce qui s'élucide, c'est comment, pour vous, la jouissance est interpellée par le semblant – par le semblant, par le signifié, par la belle forme inoubliable que rencontre Marcel Jouhandeau à douze ans. C'est aussi, cette passe du sinthome, vouloir l'éternel retour de sa singularité dans la jouissance. Comme le guerrier appliqué, il s'agit d'un parlêtre qui ne serait plus tourmenté par la vérité. Cette fin-là, sans doute, il faut dire qu'elle-même est contingente. Il se pourrait que la fin de l'analyse ait la structure de la rencontre. Voilà jusqu'à l'année prochaine (*applaudissements*).

(*progression des schémas*)

